

SERGE MARCEL ROCHE



Journal de la brousse endormie



Éditions QazaQ

SERGE MARCEL ROCHE

Journal de la brousse endormie

2015



Éditions QazaQ

ÉDITIONS QAZAQ

Site : [Éditions QazaQ](#)

Site : [Les Cosaques des Frontières](#)

Twitter: [@Le_Curator](#)

Facebook: [Les Cosaques des Frontieres](#)

Couverture : jan doets

ISBN : 978-94-92285-18-8

Tous droits réservés

2015 © Serge Marcel Roche & Éditions QazaQ

SERGE MARCEL ROCHE

Serge Marcel Roche est né à Lyon en 1957, de Raymond, ajusteur, et de Christiane, couturière, et il a grandi dans un quartier populaire jusqu'en 1968, année d'une migration en Isère. On trouve des traces de son enfance dans ses poèmes *Génésie* et *Lignages*. De 1972 à 1975, il a fait des études d'agriculture et composé ses premiers poèmes. Ensuite, ce furent des années de travail intérimaire, d'emplois divers comme aide-jardinier, manœuvre, ouvrier dans le textile et l'agroalimentaire, de chômage, de rien faire qu'à rêver d'écrire. Après quelques séjours en Côte d'Ivoire, il a rejoint en 1999 une petite ville de l'Est-Cameroun où il vit depuis, entre savane et forêt. Il se dit être, tout seulement, un homme sur la piste.

Voix d'encre à Montélimar, n°39, octobre 2008.

Un extrait de *Bois rouge* chez Arpa, n°106-107, 2013.

Premiers textes de *Ma vie au village* au Festival Permanent des Mots.

Son blog : [Chemin tournant](#) (avec des poèmes en accès libre)

On le lit aussi sur :

[Les Cosaques des Frontières](#)

[Oeuvres ouvertes](#)

[Festival Permanent des Mots](#)

et en d'autres [lieux](#)

PRÉAMBULE par Anna Jouy

Lui et moi. Ici et là-bas. Nous n'avons qu'une seule nuit, la même, un drap épais tiré sur nous. Mais pas le même noir, la même épaisseur, touffeur du sombre. Ici, ce n'est que de l'étamine où je brode au point de croix blanches des motifs sur le décor. La nature est bridée entre des blocs de granit et des tas de calcaire. La nuit se tait. Elle ne veut rien dire. À peine l'ennui de ne pas bien rêver.

Là-bas, la pénombre est hantée de mystères, avec des bourrelets, des cicatrices d'ombres épaisses, nouées. Là-bas, où il dit, le soir est de "bruissailles" et de pompes secrètes. Là-bas, les surjets de la forêt, les ourlets profonds et lourds de la brousse, trafiquent les silences et les insomnies, limitant comme ça peut le tissu incontrôlable du monde. La parole ne cesse jamais, crachée de prolixes bouches divines.

Je passe à la frise ma main aveugle et mon âme aussitôt sent la transe qui s'y cache. J'explore par moments, toujours au détour, dans la surprise décousue au petit couteau ou à la machette, des essences, des odeurs, des gens qui passent et se confondent. On me les met sous le nez, on me les retire et de ces épices très fortes, et sauvages, et après, je sens les vapeurs qui montent de l'obscur et m'inquiète: que cache cette nuit? Pourquoi cette traîne, cette sente de trafics et de trocs, un coup d'humain, un coup des dieux? Puis-je la suivre ? Je suis étrangère, giflée de ces abondances qui prolifèrent du sol et délaissent les hommes. Ici tout est construit, la terre aussi.

Si proche mais refusée moi aussi à la table des révélations.

Est-ce l'envers de mon propre monde, l'autre face de mes ténèbres donc? Je suis adossée à sa nuit, mon regard tourné sur les artifices de la mienne, tandis qu'il ne voit là-bas sur cette autre ligne d'horizon que les fruits véritables de la vie. Alors je ferme mes propres yeux, il y a tant de noirs en dedans de moi-même. Je me laisse infusée. Je prends coton et fibres, j'arborise le rêve et la nécessité. Je bois, j'aspire « ce calice » solitaire, la brousse soluble, qui vire à l'encre, fuel d'ébène.

LA MAISON DE TRYPANO



La maison de Trypano

Nous avions un jardin parsemé d'écureuils
De pervenches et d'oiseaux
C'était une terre d'eau
Il pleuvait des chants de cigales

Personne n'empruntait l'escalier
Sur le devant ou seulement de temps en temps

Nous vivions dans l'ombre
Des palmes et du carambolier

La piste était de halage
Les murs de la case tremblaient
Nous avons vu passer
Tout le sang des forêts

C'était un jardin où poussaient
Mandarines et maracudjas
Des fleurs miraculeuses
Sous les grands arbres frais

BOIS BLANC

Soir courant

D'abord la descente de la cacaotière
Le silence à trois heures
Les oiseaux se reposent
On est seulement là
Si loin de tout
Même de la terre
Dans le manège immobile de la lumière
En bas sur le plateau étroit
La case glisse sous le coude de la rivière
La sente plonge et se noie
Les fourmis suivent la trace acide
Du rêve des orangers
Les papillons tressent la rive
On est assis sur les rochers
Chacun à la frontière de soi
Et quand une aile brune coupe en deux le soleil
Un garçon dénudé au creux d'une pirogue
Tire le pagne de l'eau
Baisse de l'autre côté le rideau des grands arbres
Replie le sable humide sous nos pieds

Chant du deuil de Mylène

Sous l'ampoule
Un lit trop grand pour elle
Froide en sa robe de poupée
Il y a des formes à terre assises
Au milieu de la nuit
Assises au centre de la terre
Qui jouent le jeu
Des plaintes des murmures
Il y a des ombres qui se penchent
Une main qui chasse les mouches
Car c'est le jour
déjà
avec ses oiseaux
ses fleurs de cafiers
On descend lentement
à neuf heures
Portant le bois
le corps
Dans la cour où la terre ouverte
Est vite refermée
Pas de mots
Pas de pleurs

Seulement quelqu'un pose
Une tache sanguine
Le calice solitaire
D'une rose de Chine

Trame du jour

Il n'y a pas d'horizon
Seulement des ajours de dentelles
à la cime des frondaisons
Des parures de feuillages
et des claquements d'ailes
Sur fond d'ocre
Le blanc cède au noir le mystère
Le sang d'un flamboyant se dilue
Au matin tout redevient vert

Vitrail

Une case vide
Une langue échouée
Des mots qui se refusent
Trop de cris
Dans le silence étroit
La tristesse qui dort
Sous les branches
Avec la joie
Des pieds nus sur l'écorce
Une pluie de bois mort
Le présent la durée la douleur
L'implacable attente du sens
La face grise du cœur
Des torses qui fusent au loin
L'odeur des mangues à terre

JOURNAL DE LA BROUSSE ENDORMIE

Nocturne 1

Le silence noir de l'insomnie
Aux tempes secrètes de la nuit
Un grillon dans la chambre
Et puis des voix lointaines sur la route
Rapportées par le vent
Reversées dans les mots
On a peine à les lire sous la lampe trop dure
De la lune
Ils flottent entre les feuilles du mandarinier
Entre les clameurs de grenouilles
Semblables à certains cris d'oiseaux
Quand ils s'attroupent dans les arbres
Près des foulées

Surgit un désir de savane
De sable sous les pieds
D'horizon monotone
D'attente de la pluie
D'un giclement d'orage au bord des forêts sombres
Dont la fraîcheur lui parviendrait
Odorée de mangues et de lourdes goyaves
Mais il est seul sur le lit

Chants à faire et à défaire

(Refrain : Il n'y a que)

Nous descendions – le sable était de mer – vers les boutiques de la ville, or cet homme-là n'aime pas la mer, mais les regards étaient d'étoiles et les corps de cendre chaude. Au retour les lampes à terre noyaient le jour dans leur lumière, la chambre sans fenêtre sentait le linge humide, le savon, et pour tromper l'angoisse il n'y avait qu'un vieux journal populaire.

Il n'y a que le sable gris du ciel pour servir de carte sur la table du présent où la solitude a mis le couvert. La blanche tristesse du jour désoriente l'horizon, la pensée s'accoude au silence, le cœur saisit le couteau du rêve entre les plis de la saison. Vient le crépuscule du soir qui ramasse les miettes de l'attente, parce que l'on n'a rien d'autre à manger.

Sur la route passe une auto, c'est le même jour qu'hier, le même rouleau de poussière et dans les yeux à peine ouverts

des cases la même fatigue qui se lit. Il n'y a guère que le bain dans l'eau vierge de la rivière qui change quelque chose au refrain.

Dans la nuit il n'y a que la brume et la poussière et le pilon sourd du temps, le son du bois fendu par une femme tard rentrée, une lampe, des mains tendues, la rumeur de la ville coulant vers la frontière, vers un ailleurs ignoré des ombres qui glissent.

Sur le tranchant du sommeil, devant la case au bord du jour, à la lisière des yeux noirs de la forêt, à la frontière d'un ailleurs sans nom, il n'y a que la cicatrice de la piste dans le regard, le long des reins la cendre tiède, la poussière, la racine amère du matin, le froid laissé par les étoiles, le soleil incertain, la salive jetée en terre, les reliefs du rêve, les franges de la brume, et l'eau de la rivière en bas qui nous attend.

Dans la chambre

Dans la chambre, le décor est une moustiquaire. Lui, rêve de murs blancs, d'une case au bord de la rivière, d'une pile de livres à terre pour franchir le jour, passer d'une rive à l'autre dans l'esprit, revenir à la nuit, dormir à la frontière. Il cherche la forme de sa vie, pour n'avoir pas sans cesse à fuir l'inconcevable présent, l'impossible destin, le parti pris du monde qui lui fut imposé. La mise en terre de toute naissance.

Relevé

Trop de bruit dans le jardin pour qu'une grive chante et donne un peu de lumière, trop de gens qui passent sans écouter ce qui invente l'univers : la rousseur des flancs de l'oiseau, les traces de l'araigne semées sur le brouillard. Restent - à la surface des nerfs - la fin abrupte du jour, le pain de l'implacable nuit, le pressoir de la tristesse, la main gantée du ciel, le bras appesanti du visible qui se renverse.

Mobile du jour

Un autre soir, dans le cliquetis des heures, dans la machinerie de la terre qui change le décor. On descend malgré le désaccord en soi rejoindre l'aire cimentée où sèchent les cerises. Au-dessus du courant et des pirogues grises, l'œil fraie son regard jusqu'au milieu de l'eau, le soleil pagaille dans un ciel sans nuages, un pêcheur se glisse dans le calme inhumain et fait tourner la scène. On revient à la chambre, en remontant le jour qui ne s'arrête pas.

Nocturne 2

Des ailes bruissent au fond d'un seau, des formes surgissent de la terre, d'autres sont accroupies. La rumeur de leurs mains nappe la ville. Un dernier fruit tombe du ciel sur la tôle du poulailler et les coqs sont réveillés. Personne ne pense aux étoiles, il a fait trop chaud tout le jour. Le dormeur amène la voile, le songe s'grave sur le lit, le poème s'est perdu. Il reste le bois fendu d'une nuit sans sommeil.

Monde perdu

On ne va pas derrière le mur des arbres, ni même en-haut plus loin que le rempart du ciel, le vol des hirondelles, le ventre lourd des calaos. Sur le chemin de ronde du cœur, l'enfance est un esprit errant, corps de lune au bord de la piste. Dans les feuillages noirs du temps, la place est couleur de chanvre. Dans les yeux de sang du griot ne s'annoncent plus que la mort et les palabres inutiles. Un monde s'est perdu. Un ver sous la peau ravine le présent. L'invisible nous fuit par le trou de la nasse, poisson glissant des cordes de nos mains.

Sur place

Collage de cours, de champs. Rumeur des sentiers, des étangs. Le piment sur les toits. L'œil des milans trace une voie mais on ne peut s'en aller d'ici, les morts eux-mêmes ne partent pas. Il n'y a pourtant rien à faire. Dans l'esprit, c'est le corps à corps, pas de livres en dehors des crânes, on meurt avec la corde aux reins. Pas de distance avec la vie, tout est trop proche et trop lointain, seulement parfois derrière la ville la tache rouge d'un incendie : un peu de couleur dans le ciel.

Mauvais air

Le goutte-à-goutte de la nuit, la vieille perfusion du sommeil, le mauvais dosage des rêves, la trituration de l'esprit dans le mortier du jour passé. Distillation lente des mots : la veine finit par céder. Pesamment tout s'infuse en soi, tout se dégoutte sous la peau, l'attente lucide des geckos, la pose cruelle des mantes, la chute oblique des hiboux et le friselis doux des palmes. Il reste un fond de prière que le sang n'a pas dilué, ni le sacré caractère, ni la mortelle maladie. La poche n'a plus de solution. On guette le premier oiseau, même si le jour n'est pas nouveau. La nuit part enfiler ailleurs sa blouse d'infirmière.

Veille

Jeu du soir, le jour fond. Une main découpe le verre. Peu de mots, presque plus de lumière, seulement les nuances du gris. En bas derrière les pousses, on suit la sente à l'oreille, on écoute cuire les étoiles. Un éléphant ferme ses yeux de pierre, des grenouilles respirent à l'intérieur de l'horizon. Des hommes aussi là-haut, très loin dans leurs maisons.

Avant la nuit

Il regarde le jardin dans la lumière du soir, les fleurs qui ont un nom, les arbres qui sont un souffle, un trait puisé à la racine, un élan de l'esprit vers une certaine éternité et tous les cris d'oiseaux, d'alarme ou de nuptialité, qui sont avec les larmes la source de la musique. C'est l'heure où le vent soumet tout à son imposition, remet chaque chose à sa place. Quelqu'un passe et le frangipanier s'incline, avec un air d'ailleurs ou de Chine.

Là-bas

Une piste part vers le rocher. Il faut traverser des trous sombres, la forêt pend de chaque côté. Plus loin pas d'autre ombre que des mains jointes sous le vol d'un aigle, une île où l'on peut de toute part tourner le dos, se laisser prendre par l'esprit, le sien, celui de la pierre, des oiseaux, celui du vent, être emmené plus haut hors du temps qui sépare, hors des paroles humaines. Un repos. Un amen dans le soir.

Le milieu du sommeil

Au long du mur un peu de lune descend le chemin en peignant les cheveux des belles mexicaines. C'est rose et c'est d'argent. Le pagne de la nuit déroule les yeux noirs d'une femme qui se promène. Il ne pleut plus, mais l'eau creuse encore les ravines. Les grenouilles font un bruit d'usine, entre les cases où l'on file un vieux rêve sans fin.

Sans lumière

Là d'où l'on vient s'efface, on est jeté dehors. L'image est sur la glace, la main du temps s'impose, quelqu'un nous a chassés trop loin de sa pensée. Il fallait bien qu'on naisse, qu'on flotte à la surface, la mémoire d'avant au-dessous de la ligne et la matière de soi au milieu d'autres choses, d'autres êtres qu'on ne connaît pas. Mise en terre dans l'oubli, mise à l'obscur du monde, on désespère non pas d'être mais d'avoir le cœur à côté, quand il faudrait chaque seconde accepter de ne rien savoir, consentir à ne rien vouloir et goûter de ne rien comprendre, voyager dans la nuit, se taire, attendre.

Nocturne 3

Les mots glissent du toit jusqu'à la chaise
La lune est assise sur le vent
L'horizon est penché sur la cimaise du temps
Entre la table et le mur blanc
La peau du jour devenue douce et noire
S'étire au bord du chemin
La nuit tamise les étoiles
Lentement jusqu'au matin

Matin recomposé

Les pistes entrecroisées
Aiguillent le pas pressé
Des hommes aux pieds de cendre
Il a plu dans la nuit
La chaleur monte lente
L'orbe des milans noirs
Dessine le ciel tendre
L'œil sur la ligne qui serpente
Lève parfois des cailles bleues
Et le paysage s'incline
Tout se conjoint à l'horizon
La terre brune
Les rochers
La parole en sommeil
Les signes envolés

Un masque

Le ciel sur la savane
Des jets d'oiseaux fuyant l'orage
La nuque du rocher
Et sa tête penchée vers les pistes

L'œil a plusieurs étages

La main chasse la poussière des tempes
Et les mouches sur l'étroit front de pierre
Essaim de souvenirs trop vifs dans l'instant
Toujours des cris lointains
Des paroles
Et des arbres
Et des ombres qui longent la racine des toits
Des cases seules sous les fumées
L'inquiétude inavouée d'un masque qui se repose
Le dos offert à la rumeur du soir

Nocturne 4

Cent

Et cinquante mille ans

Se heurtent contre les tempes

Quand s'allume le feu

Entre nos jambes étendues,

Le rire et le sang des femmes ;

— S'enflamme les âges

Le temps fuit,

Seulement l'on reste à regarder si bas

La rouge crépitation,

L'étoilement de la nuit

Dans les éclats du bois ;

Fuse un peu de salive parfois

Comme un soupir

De branche qui s'endort,

Et l'on est longtemps

Sans rien dire

Avec au-dessus de nous

Des montagnes de glace

Et l'oubli.

Lune

La lune est dans l'œil
D'une biche nyctalope
Que nous chassons
Jusqu'en notre sommeil,
Le seul rêve que nous ayons

Et la seule lueur d'autre part
C'est la lance de notre nuit
Qui s'engouffre dans la trouée,
Dans la faille du temps
Qui jamais ne dort.

Quelqu'un marche sur le toit
C'est peut-être le vent
Un inconnu qui traîne sous ses pieds
La rumeur de la ville
Ou la nuit qui s'en va
Mais on ne sait si les pas proviennent du rêve
Il y a des corps lourds à l'aube dans les maisons
Couverts de poussière et d'ennui
Des regards sans lumière au bord de la route
Le jour est à refaire encore
Qui le soir sera plein de tiédeur glissante sur la nuque
Des femmes passent venues de loin
Vendre une tresse de tabac
Une poignée de chenilles noires
Des liens de feuilles dures et luisantes
Mais c'est peut-être le vent
Qui raconte la même histoire
Le même rêve depuis toujours

Chant du petit cossyphe

La lumière s'efface

C'est l'ombre entre les branches basses

Prononcée par l'oiseau

Ou lui-même est cette ombre

En forme de jeu

De mot qui danse

Ce retrait quand la nuit s'avance

Nuit rivage

Au bord des grillons incessants

Nuit nombreuse

Devance la vague ombreuse

Des cris sur le terrain

Les enfants jouent dans la poussière

Un voile descend

Une nuée de fumées lentes

Un couvert de voix clairsonnantes

D'échos de bois fendu

D'heurts de pieds nus contre la terre

Enclin du soir

Entre les cases

Sur les sentes

L'oiseau chante
Nous passons
Par le chemin de sa tendresse
Par le clair incendie de sa joie
Contre l'écorce des manguiers
Il chante
Et c'est si transparent
Toute chose à l'écoute
L'obscurité du bois
Et le bord de la route
Quand doucement s'impose
L'imprévu de sa voix

Mais vient la nuit incline
Couvrant d'un pagne usé
La ville les collines
Le seuil où je me tiens
Parmi les feuilles sèches
Et le vent

Chant suite et sans lendemain

Il y a la main qui puise l'eau
Et puise le silence horizon,
Source de tous les vents,
De la forêt musique,
Et toutes choses profuses ordonnées par l'obscurité,
Les gestes et les sonorités,
Là le bris du bois sec, une ombre près du feu
Ou la rumeur diffuse des boutiques

Et puis il y a quelqu'un
Derrière l'incisure des arbres,
Quelqu'un qui marche aussi
Dans le froid de décembre,
Le regard sur la piste,
Un quelqu'un qui absente le temps,
N'a d'œil que pour la trace
Du sentier qui hésite,
La pierre où sèche le ciel blanc.

(Pour lui est-ce la nuit,
Et pour les habitants de la poussière
Est-il un autre monde
Derrière le vent ?)



Les poèmes du *Journal de la brousse endormie*, dont certains ont été recomposés, datent d'entre les années 2006 et 2009, sauf *La maison de Trypano* (2012), *Chant du petit cossyphé* et *Chant suite et sans lendemain* (2013). Ils ont été publiés sur le site de l'auteur et ceux regroupés ici sous le titre *Bois blanc* par la revue *Voix d'encre* n°39, en octobre 2008.

Photographies en texte : Serge Marcel Roche